

Inoï — Paraboles 3 — Jour 5

REPRISE EN COMMUN DE Lc 15

Lc 15,1-3

Ce passage introduit l'ensemble des deux paraboles qui suivent, celle de la brebis et de la drachme perdues et celle des deux fils perdus ; il en décrit la situation d'énonciation. Les paraboles seront donc à lire à la lumière de l'opposition entre les deux groupes d'interlocuteurs de Jésus, ou plus exactement de l'opposition entre l'attitude de Jésus envers les pécheurs et celle de ses adversaires, les pharisiens et les scribes. En effet, ces derniers sont ceux qui prennent la parole dans l'introduction et c'est à eux que les paraboles sont directement adressées, même si l'on peut raisonnablement penser que les publicains et les pécheurs qui les entendront en seront aussi les destinataires indirects.

Lc 15,4-10

Le texte est certainement à prendre au sérieux quand il annonce une parabole et non pas deux. Comme il arrive souvent, le parallélisme est complémentaire : les versets 4-7 mettent en scène un « homme » (4a) et 8-10 une « femme » (8a). Cette complémentarité sexuelle se retrouvera dans les couples « amis »/« amies » et « voisins »/« voisines » (6a.9b). Les objets perdus, « brebis » et « drachme », sont liés au rôle social complémentaire des personnages : l'homme s'occupe des troupeaux, tandis que la femme est gardienne de l'argent. Les lieux aussi sont complémentaires et liés à l'activité des personnages : la brebis est perdue dans le « désert » (4b), tandis que la drachme est perdue dans la « maison » (8b).

D'un volet à l'autre de la parabole, tous les éléments sont repris, à quelques variations près. Les premiers morceaux (4.8) ainsi que les derniers morceaux (7abc.10) se correspondent de très près. En revanche, dans les morceaux centraux (5-6 ; 9), « il la met sur ses épaules, joyeux, et venant dans sa maison » de 5-6a n'a pas son pendant en 9.

Le segment final de la première moitié de la parabole (7d) ne sera pas repris à la fin ; il se trouve ainsi au centre de l'ensemble et focalise toute la parabole sur les « justes » ; alors que « pécheurs » revient deux fois (7c.10c), « justes » n'est employé qu'une seule fois (7d).

La parabole des justes qui n'ont pas besoin de repentir

La proportion des oppositions chiffrées, un pour cent (4a), un pour dix (8a), comme l'imagerie habituelle, celle de l'iconographie et celle des formules toutes faites qui habitent nos esprits, dirigent nos yeux vers l'unique brebis que le Bon Pasteur haletant maintient sur ses épaules en la tenant par les pattes (5). L'histoire de la drachme, qui pourtant focalise la parabole sur ceux qui n'ont pas besoin de repentir (7d), est tenue consciemment ou non pour un doublet, une redite secondaire sinon inutile ; la parabole est donc une « parabole de la miséricorde », de la tendresse de Jésus pour « la brebis perdue et retrouvée », et de sa sollicitude pour « les pécheurs » (7c.10c). Et l'on en arriverait parfois à oublier les autres personnages de la parabole, ceux sur qui elle pointe, les quatre-vingt-dix-neuf « justes » (7d), ceux à qui elle est adressée, « les scribes et les pharisiens » (2a). Ce sont « eux » qui sont visés par Jésus (3) et c'est au lecteur « juste », au lecteur en tant que pharisien, qu'elle est destinée. S'il lit cette parabole comme une parabole de la miséricorde, c'est qu'il préfère s'identifier à la brebis retrouvée, au pécheur repenti, s'attribuer le beau rôle en définitive. Est-il si sûr qu'il ne ressemble pas davantage aux pharisiens ? Ces derniers sont si largement et systématiquement écartés qu'il peut être permis d'en douter.

Justes et pécheurs

Pourquoi vouloir s'identifier au pécheur plutôt qu'aux justes ? C'est que les rôles s'inversent : la brebis et la drachme avaient été « perdues » (4a.8a) mais elles sont « retrouvées », « les publicains et les pécheurs » se sont repentis, « se sont approchés pour l'écouter » (1), se sont laissés approcher, se

sont laissés prendre à la parole de Jésus, comme la brebis du Bon Pasteur. « Accueillis » par Jésus et « mangeant avec lui » (2), ils sont pardonnés ; ils ne sont plus pécheurs. Les pharisiens et les scribes, qui se croient « justes » et pensent « n'avoir pas besoin de repentir » (7d), refusent de frayer avec les publicains et les pécheurs, de crainte de se souiller à leur contact. Alors, les rôles s'inversent : se tenant éloignés des repentis, c'est de Jésus que s'éloignent les soi-disant justes, ils se séparent du Bon Pasteur, ils se perdent. Ce sont eux les vrais pécheurs, puisqu'ils refusent l'appel du Seigneur. S'ils repoussent l'invitation à partager la joie des retrouvailles (6c.9d), s'ils restent en dehors de la maison, c'est qu'ils ne se comportent ni en « voisins » ni en « amis » (6) du Bon Pasteur.

La joie des retrouvailles

Les pharisiens et les scribes interprètent l'attitude de Jésus comme une trahison : puisqu'il accueille les pécheurs (2), c'est qu'il les abandonne, eux les « justes », qu'il les laisse seuls dans le désert. Alors que ce sont eux qui se tiennent à l'écart, qui restent en dehors de la joie de Jésus et des pécheurs retrouvés : la joie des autres les peine. Alors qu'ils sont appelés à entrer pour les retrouvailles générales (6.9). Ils n'ont pas compris que la joie du retour n'est pas seulement celle des retrouvailles entre la brebis perdue et son maître, mais celle des retrouvailles de toutes les brebis, de la brebis égarée avec les quatre-vingt-dix-neuf autres, dans le même bercaïl, sous la houlette de l'unique berger. La joie doit s'étendre aux « voisins et amis », sinon elle n'est pas totale. Il ne saurait y avoir de véritables retrouvailles, si quelqu'un était exclu. Tous sont invités et le cercle va s'élargissant jusqu'au « ciel » (7b) et aux « anges de Dieu » (10b). Comment donc se tenir en dehors et s'exclure de la réconciliation universelle ? Refuser de se réjouir avec Jésus, de partager la joie du pardon donné et reçu, c'est mépriser la joie du ciel, c'est murmurer contre Dieu.

Faire les œuvres de Dieu

Selon la métaphore traditionnelle, le berger d'Israël, c'est le Seigneur (Ps 23). Présenter Jésus comme le Bon Pasteur, lui attribuer la même image (5), c'est le regarder comme le Seigneur. Accueillant les pécheurs et mangeant avec eux (2), Jésus se présente comme le berger qui a retrouvé sa brebis perdue ; il identifie sa joie (6c) avec celle de Dieu, la joie qui est « dans le ciel » (7b). Jésus parti dans le désert à la recherche de la brebis perdue, Jésus conviant les justes à la joie des retrouvailles, c'est Jésus faisant les œuvres de Dieu. Mais s'il est vrai que le berger, c'est Jésus, il ne faudrait pas oublier que ceux à qui il s'adresse sont appelés eux aussi à se comporter en bergers, comme lui : « Quel homme d'entre vous, s'il a cent brebis ? » (4a), dit-il aux pharisiens et aux scribes qui « murmurent » (2). Pour être justes, les hommes sont conviés à faire, comme Jésus, les œuvres de Dieu. Murmurer contre Jésus, contre son attitude envers les pécheurs, c'est se révolter contre les décrets de Dieu, c'est s'opposer à ses commandements.

LC 15,11-32

La parabole est le plus souvent subdivisée en deux parties, celle qui concerne « le plus jeune » fils (11-24) et celle qui concerne « le plus âgé » (25-32). En réalité elle se compose de sept parties organisées de manière concentrique, selon le schéma suivant :

A	LA PART DU CADET	11-15
B	<i>La faim du cadet</i>	16-17
C	Le retour du cadet	18-21
D	Le don du père	22-24
C'	Le retour de l'aîné	25-28
B'	<i>La faim de l'aîné</i>	29-30
A	LA PART DE L'AÎNÉ	31-32

Question de vie et de mort

« Mon fils que voici était mort » (24a). Est-ce là façon de parler ou réalité, exagération orientale ou vérité à prendre au pied de la lettre ? Le cadet était-il vraiment passé de vie à trépas ou bien était-il seulement en danger de mort pour n'avoir plus de quoi vivre ? Non, il était bel et bien mort, comme fils et même comme homme. Est-il encore un homme celui à qui on refuse même la nourriture des animaux, celui pour lequel on a moins d'égards que pour des porcs (16) ? Il est mort comme fils, puisqu'il a fait comme si son père était décédé : il a pris sa part d'héritage (12). Quittant la maison paternelle, partant sans laisser d'adresse « vers une région lointaine » (13), il renie son père, il n'est plus son fils. Refuser de vivre comme fils équivaut à être mort pour son père. Surtout quand a disparu le dernier lien qui le rattachait malgré lui à son père et qui continuait à le faire vivre comme fils sans même qu'il s'en rende compte : sa part d'héritage (12). Tant qu'il était héritier, même s'il était loin de son père, même s'il pouvait être dans l'illusion de vivre par ses propres moyens, de subsister par lui-même, il vivait cependant encore par lui. Maintenant qu'il a « tout dépensé » (14), dès lors qu'il ne peut plus vivre par le père, il va essayer de trouver un autre moyen d'existence.

« Qui veut gagner sa vie la perdra... »

Il pense pouvoir vivre par lui-même, de son travail (15). Bien vite, il se rend compte qu'il a beau travailler, il meurt cependant de famine (16), tout autant que s'il ne travaillait pas. Il expérimente avec amertume que « personne ne lui donne » à manger (16), que sa vie n'a de prix pour personne et qu'il peut bien mourir. Il a certes le réflexe de se retourner vers le seul qui lui ait donné dès qu'il le lui a demandé (12), vers celui qui, sans même qu'il ait eu à le lui demander, lui avait donné la vie ; il se lève et part vers son père (20a). Cependant il n'a toujours pas compris quelle est la véritable source de la vie ; il continue de penser qu'il peut s'assurer par lui-même sa propre subsistance. Il retourne vers son père, il confesse son péché (21a), mais il n'a pas encore l'humilité de se reconnaître fils (21b), c'est-à-dire recevant tout du père. Non seulement il manque de foi dans la bonté de son père, mais il persévère dans son orgueil de vouloir vivre par lui-même. Il revient avec l'idée de devenir « salarié » (19), pour vivre de son travail. Prenant les devants, le père ne le laissera pas proférer une telle insulte, un pareil blasphème (21). Et au lieu de salaire, c'est de nouveau l'abondance des dons gratuits : « le premier vêtement », « l'anneau », « les sandales », « le veau gras » et « la fête » (22-23) ; toutes choses – nourriture et vêtement – qui ne sont pas le produit de son travail.

« Vous êtes des fils, pas des esclaves »

Comme son cadet, le fils aîné se comporte en mercenaire, en esclave et non en fils : « Voici tant d'années que je te *sers* » (29a). Le père n'est pas celui à qui il doit tout chaque jour, mais celui qui lui doit le salaire de son travail. Il traite son père en employeur, en chef d'entreprise. Pas en chef de famille. Il n'a pas compris qu'on ne gagne pas sa vie ; on gagne de l'argent mais l'argent ne peut tout de même pas être confondu avec la vie. La vie ne se gagne pas, elle se reçoit et se donne, elle s'échange ; elle est échange, sinon elle n'est tout simplement pas la vie. Il n'a pas compris qu'il n'était pas à lui-même sa propre origine. C'est à se demander si, contrairement à son cadet, il a jamais fait l'expérience du don. Alors que le cadet a découvert que personne d'autre que le père « ne lui a donné » à manger (16b), l'aîné accuse son père de ne lui avoir « jamais donné de chevreau pour festoyer » (29d). À force de vivre depuis tant d'années son travail non pas comme un don, qu'il fait et qu'on lui fait, à force de considérer le fruit de son travail non pas comme un don mais comme un dû, il n'est pas étonnant de lui voir récuser tout don au père. Qui n'a jamais donné est incapable d'imaginer qu'on puisse le faire. Et il choisit le moment où le père vient de tuer le veau gras pour lui reprocher de ne lui avoir jamais donné de chevreau ! Il n'a pas compris que la fête était pour lui aussi. Il n'accepte pas le don du père au cadet et refuse en même temps le don que le père lui fait à lui aussi pour les retrouvailles communes.

Tous pécheurs

L'aîné n'est pas meilleur que son cadet, il fait exactement ce qu'il reproche à son frère : ce dernier avait quitté la maison (13), il refuse d'y entrer (28). Comme lui, il se prive de manger et se condamne à la faim. Comme son frère, il revendique l'héritage : puisque celui-ci a mangé sa part avec des prostituées (30), il n'a plus droit à rien, ni au veau gras ni au reste, cela est la part de fortune qui lui revient. Tous les deux tiennent que la nourriture et donc la vie sont le fruit de leur travail. Aucun des deux n'est véritablement fils. Bien plus, c'est au moment où le cadet le redevient que l'aîné se révèle comme ne l'étant pas, ne l'ayant jamais été. L'un qui a péché est justifié par le pardon du père au moment de son aveu (21-22), l'autre qui se croit juste, qui revendique la justice de n'avoir jamais transgressé le commandement du père (29ab), est démasqué comme pécheur dès l'instant qu'il refuse la justification accordée par le père. Les rôles s'inversent : le juste qui n'avait pas quitté la maison reste dehors sans manger quand, à l'intérieur, le pécheur justifié participe au repas de fête. L'aîné s'exclut des dons du père quand le cadet en est comblé. À moins que... Mais l'histoire ne le dit pas. Le titre traditionnel de la parabole, « le fils prodigue », privilégie le cadet et le lecteur chrétien s'identifie plus facilement au fils perdu et retrouvé. Pourquoi l'aîné est-il si consciencieusement oublié, refoulé, alors que c'est à lui qu'est adressée la parabole, alors que l'histoire du cadet n'est là en quelque sorte que pour faire valoir par similitude et contraste l'attitude de l'aîné ? Ne serait-ce pas que nous avons répugnance à nous reconnaître en lui ? Il se pourrait bien qu'il nous ressemble trop !

Le don du Père

Si l'on doit se garder d'oublier l'aîné, il ne faut pas perdre de vue que le père est, du début à la fin, le personnage central. Le père, qui est le Père du ciel, est présenté comme celui qui donne, comme le seul qui donne et qui donne tout, l'héritage, le vêtement, la nourriture. Plus que tout le reste, plus que le vêtement auquel elle est souvent jointe, la nourriture est le symbole par excellence du don de Dieu et de la manière dont nous avons à le recevoir. Parce que si l'héritage est donné une seule fois, et le vêtement d'une saison à l'autre, la nourriture est donnée tous les jours ; comme la manne qui n'est pas le produit du travail de l'homme mais le symbole du don de Dieu, chaque jour renouvelé, et qui doit être accueillie jour après jour comme le signe par excellence de sa prodigalité.

*INTERPRÉTATION DE L'ENSEMBLE DU CHAPITRE 15***La pédagogie du berger**

Dès le début de la première parabole, avec sa question, « Qui d'entre vous ? » (4a), Jésus invite directement ses auditeurs, « pharisiens et scribes » (2), à s'identifier, non pas aux brebis et encore moins aux pièces de monnaie, mais au berger, puis, comme en écho, à la femme, c'est-à-dire à celui et celle qui cherchent ce qui était perdu et sont tellement heureux de l'avoir retrouvé qu'ils ne peuvent pas ne pas partager leur joie avec tous (6.9). Jésus les invite donc à adopter, comme lui (2), l'attitude de Dieu et de ses anges dans le ciel (7.10) envers les pécheurs qui se convertissent. L'appel est direct dès les premiers mots ; au contraire, le reproche, au centre, pour être discret, n'est pas dénué de quelque ironie : qui en effet peut prétendre « être juste » et « ne pas avoir besoin de conversion » (7b) ? La première parabole est donc, indirectement, une critique : ce que ferait tout berger sensé, toute maîtresse de maison avisée, ce qu'eux-mêmes, pharisiens et scribes, ne manqueraient pas de faire pour une brebis ou pour une pièce de monnaie, ils ne le font pas pour les hommes, leurs frères ! Ils prétendent être justes, et ils le sont effectivement dans leur observance de la Loi, mais ils ne se rendent pas compte que, dans leur fidélité à la Loi, ils sont infidèles à Dieu ; ce dernier, en effet, avant de donner sa Loi sur le mont Sinaï, se définit ainsi : « Le Seigneur, le Seigneur, Dieu de tendresse et de pitié, lent à la colère, riche en grâce et en fidélité ; qui garde sa grâce à des milliers, tolère faute, transgression et péché... » (Ex 34,6-7). « Prendrais-je donc plaisir à la mort du méchant – oracle du Seigneur Dieu – et non pas plutôt à le voir renoncer à sa conduite et vivre ? » (Ez 18,23).

La seconde parabole (11-32) ressemble à la première : de même qu'il avait été invité à imiter le berger, ainsi le lecteur est appelé à s'identifier au père qui offre son pardon à chacun de ses deux fils. Mais cette seconde parabole est aussi bien différente de la première : en effet le lecteur est appelé à s'identifier à l'un ou à l'autre des deux fils, ce qui est certainement plus naturel que de se reconnaître dans une brebis ou dans une pièce de monnaie ! Cette parabole n'est pas directement adressée aux publicains et aux pécheurs, même si, contrairement à l'introduction de la précédente (3), le simple « Et il dit : » qui l'introduit (11a) est très général et pourrait être compris comme : « à tous ceux qui étaient là, pharisiens et scribes, mais aussi publicains et pécheurs ». Ces derniers, qui entendent eux aussi la parabole, se reconnaîtront sans difficulté dans le fils cadet ; durant la première partie, pharisiens et scribes pourront alors s'identifier au père, comme ils avaient été invités à se reconnaître dans le berger de la première partie de la première parabole (4-7). Mais, quand arrive le fils aîné (25) qui, comme eux, ne veut pas pardonner et accueillir le frère pécheur, qui, comme eux, prétend n'avoir jamais transgressé un seul commandement du père (29), n'avoir jamais quitté la maison, alors, s'ils acceptent d'entrer dans le jeu de la parabole et d'écouter ce qui leur est dit, ils devront à leur tour se reconnaître pécheurs. Cette stratégie d'implication est conduite avec la plus grande délicatesse, mais aussi avec une sagesse à laquelle il serait bien difficile de résister.

Se réjouir et festoyer

Tous sont appelés à « se réjouir » (6c.9b) et à participer au repas de la fête, où le pécheur repent est accueilli (24). Le fils aîné est appelé par son père à entrer dans la maison, pour festoyer et se réjouir avec toute la maisonnée, pour manger le veau gras des retrouvailles avec le fils retrouvé (23-24.32). Ainsi des « amies et voisines » de la femme qui a retrouvé sa drachme (9), ainsi des « amis et voisins » de l'homme qui a retrouvé sa brebis perdue (6). De même « les pharisiens et les scribes » (2) sont-ils appelés à entrer dans « la joie des anges de Dieu » (10) pour accueillir avec Jésus « les publicains et les pécheurs » venus l'écouter (1) et partager avec eux le repas de la fête.

Les justes qui n'ont pas besoin de repentir

Comme le fils aîné de la parabole, les pharisiens et les scribes sont ceux qui observent tous les commandements de Dieu et se gardent bien d'en transgresser aucun (29). Ils ne se sont pas égarés « dans le désert » comme la brebis perdue (4), ils n'ont pas quitté la maison pour vivre en « une région lointaine » dans l'inconduite comme le fils cadet (13). La drachme égarée n'était pas sortie de « la maison » (8) ; elle était pourtant bel et bien perdue comme la brebis dans « le désert » (4). Il n'y a aucune raison de mettre en doute les paroles du fils aîné quand il dit qu'il n'a jamais contrevenu à un seul des commandements de son père (29), et les pharisiens et les scribes sont vraiment de fidèles observateurs de la Loi du Seigneur. Leur seul péché est de « ne pas avoir besoin de repentir » (7), de refuser le repentir de leurs frères, de dénier au Père et à Jésus le pouvoir de pardonner. Ce péché est si grave que, s'ils ne s'en repentent pas, ils seront eux aussi « perdus » et resteront en dehors de la maison du Père.

Faire les œuvres de Dieu

Le père de la parabole, c'est Dieu, le Père de toute miséricorde. Mais c'est aussi Jésus, puisque comme lui il « accueille les pécheurs et mange avec eux » (2). Comme son Père, il est celui qui « donne », celui qui « donne à manger » (23) ; il sera même celui qui se donne, celui qui nous est donné comme nourriture chaque jour. Seul véritable fils, se recevant sans cesse du Père, pur don du Père, il est l'incarnation de sa prodigalité. « Appelés » (6.9.28) par lui à accueillir nos frères et à nous réjouir du retour des pécheurs, appelés à nous convertir au pardon, nous sommes tous convoqués à pratiquer la miséricorde. Ces paraboles sont appelées traditionnellement « les paraboles de la miséricorde » : elles méritent bien ce beau titre, à condition cependant de comprendre que ce n'est pas seulement de la miséricorde de Dieu et de Jésus qu'il s'agit, mais aussi de celle que nous avons à mettre en œuvre. Quant au titre habituel de la deuxième parabole, « le fils prodigue », il sera d'autant plus beau, et plus juste, si nous le comprenons comme l'appel adressé à l'aîné – et à nous – d'incarner à notre tour la prodigalité que Dieu a manifestée en Jésus.